

Æquora tuta silent...

La nuit tombe.

En face de nos tentes le poste des soldats est tout animé des préparatifs du repas.

Les feux pétillent et fument.

Les femmes, esclaves accroupies, silencieuses, plument des poulets, épluchent des bananes, tournent des bâtonnets dans des ragoûts bizarres composés de riz, d'huile de palme et de pili-pili. L'une d'elles aiguise un couteau sur la plante de son pied...

Nous dinons sous les étoiles. Après une longue causerie où s'exalte et paradoxe notre esprit libéré des dossiers quotidiens, je pénètre sous ma tente.

C'est ma première nuit d'explorateur ! Je dors d'un sommeil intermittent dans la crécelle ininterrompue des criquets et des laouses.

Et j'écoute la tousserie des sentinelles qui alterne avec le hennissement prolongé des hippopotames...

II

La diane !

J'étais tout endormi et je m'éveille en sursaut.

C'est l'aube. Le fleuve, dans sa « matinée » de brumes, reprend sa course limoneuse et rapide. Les collines ont une chaude couleur de cendre et les « cliffs » sont idéalement roses. Un tableau d'inexprimable séduction...

Mais il faut nous occuper des porteurs. Ils sont là une centaine, grelottants et peureux devant le *capita* qui passe en moulinant de la chicotte.

Pour quelques bougres trapus et râblés, combien de squelettes dessiqués ainsi que des momies, la peau usée, comme rassarcie à mille places, couturée de cicatrices, couverte de plaies suppurantes ! Le cœur me serre de tristesse.

Cependant on répartit les charges et comme il arrive d'ordinaire, aux plus faibles les plus lourds fardeaux !

Mais je veille. Je surprends une sorte de crotoniate qui soulève une *moutête*¹ remplie de casseroles et de *bilokos*². Dieu que c'est lourd ! Voyez la figure du nègre toute contractée par les grimaces de l'effort et sa croupe dodue, froncée de plis ! Ecoutez ce han de douleur qui s'échappe de sa poitrine...

Saisi de pitié, je m'approche du pauvre diable

1. Sorte de bourriche formée avec les rameaux du palmier élaïs.

2. Objets divers, les ustensiles, le linge, le petit bagage.

afin de l'aider. Ah le gredin ! Sa charge, mais c'est une plume que je porte à bras tendu !

L'ami, sois châtié pour ta ruse que j'admire certes, mais que je ne saurais excuser quand tu as des frères si débiles. Or ça, passe cette si légère *moutête* à ce *tchilchitchi*¹ et prends pour toi ce pesant *chop box*². Tes muscles « savent là contre » !

Au milieu de tous ces préparatifs, nos boys fringuent et s'amuse. Ils sont presque libres. Ils ne portent, eux, que nos macferlanes et nos armes.

Le visage mafflu, l'allure crâne, décidée, ils ressemblent avec la carabine sur l'épaule à ce petit brigand de l'Espagnolet qui est au Louvre.

Mais Oleko fait retentir son splendide tambour tout tintinnabulant de sonnettes.

— *Tamboula*³ ! En route !

Le *zila*⁴ serpente à travers la brousse. Devant nous marchent les soldats : leurs fez rouges fleurissent les *matitis*⁵, claironnent comme coquelicots dans les blés !

Le ciel est beau, plein de mouvement. Les

1. Tout petit.
2. Caisse de vivres.
3. Marche !
4. Sentier.
5. Herbes.

nuages volent : leur ombre se répand, fuit sur le terrain vallonné tour à tour herbu, galeux ou boisé.

Le soleil brûle et la « promenade » est rude sous le casque. Ah il faut se raidir, s'enivrer de sa volonté...

Cependant un joli fruit, sorte de brugnon, foisonne au ras du sol — la prune de la brousse. Sa saveur exquise humecte la bouche et vous rafraîchit en courage !

Cette fois, le chemin difficile dévale en pente raide. Mais quelles délices de s'enfoncer tout-à-coup sous le feuillage touffu, de marcher sur le tapis feutré de la forêt, dans le parfum de l'humus humide !

Nous dégringolons en nous retenant aux lianes. Et voici que j'entends le rire du ruisseau qui coule au fond du ravin. Une vraie musique d'églogue...

Je me hâte, sautant par dessus les paliers de terre et les souches. Et le voilà enfin le rio charmant à l'eau de cristal ! Il court sous la ramée où filtrent des rais de lumière : au tronc des arbres s'épanouissent des fleurs étranges qui « joutent d'éclat » avec les papillons dont le brillant reflet palpite et volète au fond du miroir mobile.

Je me couche à plat ventre. Je bois à même le courant. Je bois de l'eau comme les lions !

Oh oui, reposons-nous ici. Que la table s'apprête ! Aujourd'hui nous n'irons pas plus avant...

III

Après dîner, je descends au ruisseau. Il rit, il pleure, jase et murmure et chante selon son caprice de ventriloque aux mille petites voix.

Tandis que j'écoute et contemple, perdu dans une extase que prolonge et magnifie le parfum de mon cigare, une jeune femme, écartant les lianes, apparaît soudain au bord de l'eau avec un pot de terre...

Elle est grande, souple, drapée dans un pagne aux vives couleurs qui laisse à découvert ses épaules magnifiques. La tête ronde que les cheveux crépus coiffent comme d'un casque sarrazin, porte sur un cou d'une robustesse antique.

Et la figure, éclairée de profonds yeux — des yeux sans cils comme ceux de la Mona Lisa — est très douce, mélancolique, sans le nez épaté ni les lèvres retroussées en groin de l'Africaine.

Autour de ses poignets et des fines chevilles serpentent de gros fils de cuivre.

Cependant elle s'arrête, gazelle surprise, un